

ABYSSINIE ET ETHIOPIE

La dernière expédition d'Abyssinie, qui se termina par la prise de Magdala et la mort de Théodoros ; les explorations des Livingstone, des Peck, des Baker, des Stanley, et plus récemment encore la campagne entreprise par l'armée du vice-roi d'Egypte dans l'Abyssinie, donnent à cette contrée un intérêt tel, que nos lecteurs ne seront point fâchés de lire, sur ce pays éloigné et peu connu, les notes de M. F. Koerner, érudit et voyageur allemand :

« Homère raconte que les dieux, lorsqu'ils voulaient se donner un régal extraordinaire, s'en allaient assister à une fête en Ethiopie. Car les heureux Ethiopiens leur offraient les plus grasses victimes.

« Aujourd'hui encore, si les souverains de l'Abyssinie persistent à appeler leur pays Ethiopie, c'est qu'ils possèdent, comme leurs ancêtres, une immense quantité de bœufs, et c'est avec cette monnaie que se paient les impôts. Tel cultivateur a dans ses terres près de 5,000 à 6,000 bœufs.

« Il y a quelques milliers d'années, l'Ethiopie doit avoir été un puissant royaume qui, du reste, a fourni à l'Egypte une de ses dynasties. Lorsqu'on commença à déchiffrer les hiéroglyphes, on se servit de dictionnaires de l'ancienne langue kopte, c'est-à-dire abyssinienne, ce qui fait présumer que les Egyptiens parlaient kopte. Le christianisme fit aussi beaucoup d'adeptes dans ce pays où l'on traduit en kopte une grande partie des saintes écritures. Du temps des grandes conquêtes des Portugais, ceux-ci envoyèrent des ambassadeurs à un roi d'Ethiopie du nom de Jean et conclurent des traités d'amitié avec ce puissant souverain. Aujourd'hui, il en est tout autrement. L'islamisme et le paganisme ont chassé de tous côtés le Christ de l'Abyssinie, d'autant plus facilement que ses prêtres étaient devenus très ignorants et que la religion chrétienne ne consistait plus qu'en de vaines cérémonies. Ainsi, on y honore la vierge Marie, sans savoir qui elle est. On y rencontre, il est vrai, un grand nombre de missionnaires allemands, mais leur influence s'y trouve combattue par celle des catholiques français. Au siècle dernier, les jésuites en furent exclus.

Longtemps l'Angleterre et la France intriguèrent, chacun dans son intérêt, auprès du roi Négus. L'Angleterre entreprit même cette fameuse guerre qui lui coûta tant de millions, s'empara de Magdala et causa le suicide de Théodoros II, tandis que les Français s'étaient donné en compensation les îles de Dessi et de Massana, possessions dont ils reconnurent depuis l'inutilité.

Actuellement, l'Abyssinie est souvent visitée par les voyageurs qui ne peuvent assez vanter la beauté du pays, cette Suisse africaine qui dépasse de beaucoup toute contrée européenne. Aussi devient-elle toujours plus accessible, et déjà le duc de Cobourg y a organisé une chasse à l'éléphant, au rhinocéros et au lion, ce qu'aucun Anglais n'avait encore fait.

On peut considérer l'Abyssinie, au point de vue de sa configuration, comme le pays le plus intéressant de la terre. Elle s'élève comme une forteresse entre les côtes de la mer Rouge et les steppes de l'Asie centrale. Après un premier épaulement de collines, un mur de rochers de 400 ou 600 mètres au-dessus de la mer forme l'assise d'un premier plateau, suivi d'un second et d'un troisième, toujours plus élevé, jusqu'à ce qu'on arrive à une altitude de 2,000 ou 3,000 mètres. Sur ce haut plateau très-fertile s'élèvent encore des pics et des volcans de 4,000 mètres, couverts de neiges une partie de l'année.

Chacun de ces plateaux a, selon sa hauteur, sa végétation particulière qui se res-

sent de la proximité de l'équateur. Il en résulte des paysages pleins de couleur : des prés d'un vert sombre, des champs dorés, des forêts méridionales au feuillage d'un vert tendre et de sombres bois de sapins, de nombreux cours d'eau coupés de chutes et de cascades et reflétant le plus beau ciel bleu.

Des touffes d'arbres on voit s'élever le toit de chaume des églises circulaires ou des villages, et partout on rencontre de profonds ravins de 1,000 à 1,500 mètres, au fond desquels se multiplient les plantes des tropiques. Ces ravins creusent à tel point le pays qu'ils forment partout comme des îles inaccessibles. Au-dessus s'élèvent encore des montagnes à pic, semblables à des dômes, des tours ou des obélisques, des bancs de basalte semblables à des orgues colossales, etc., selon les mille caprices d'une nature exceptionnelle.

La ville de Magdala était située sur un des îlots et occupait un plateau soulevé par une montagne de grès s'abaissant à pic de tous les côtés.

Les montagnes, de nature volcanique, se composent de masses trachytiques dont l'aspect nud et désolé contraste avec la fraîcheur des plaines environnantes. Quant aux basses plaines, elles sont couvertes de plantes tropicales, telles que le bambou, les joncs, les grandes herbes qui sont le séjour favori des pachydermes, mais que les hommes évitent à cause de la fièvre des marais.

Le long des fleuves qui, sortant des gorges profondes, se dirigent presque tous vers le Nil, on rencontre des boas, des éléphants. Les crocodiles et les hippopotames abondent ainsi que les buffles et les rhinocéros à deux cornes. Là s'épanouit une flore luxuriante, de larges sycomores, des palmiers, des bananiers et des euphorbiacées semblables à des chandeliers. Ces arbres sont remplis de singes et d'oiseaux chanteurs, tandis que dans les gorges des montagnes planent l'aigle et le vautour.

Mais c'est sur les hauts plateaux que l'homme s'est réfugié, là où le soleil tropical ne dévore pas la végétation. Le pays est riche en lacs alpestres. Le plus grand est le lac Tana, immense cratère entouré de hautes chaînes de montagnes. Le Nil Bleu le traverse, en entrant par l'occident, et s'échappant par le côté opposé et en allant, après un détour dans les gorges, rejoindre le vrai Nil à Chartum. Il prend sa source à 3,870 mètres de hauteur, au mont Giesch-Abai, et en prend le nom d'Abai, se grossit à Kobezza, se précipite comme un large torrent dans le lac, en ressort avec une largeur de 200 mètres, puis s'engouffre dans une gorge profonde jusqu'à n'avoir plus que 5 mètres de largeur et poursuit son cours en une série de cataclysmes sur une longueur de 40 milles, en recevant un grand nombre d'affluents.

Le lac Tana est une masse d'eau de 60 à 70 milles carrés, de 8 milles de largeur sur 12 à 15 milles de large. Plusieurs îles de basalte s'élèvent du milieu de ses eaux claires et, entourées de la plus belle végétation, on voit s'élever les toits pointus de couvents, d'églises, d'ermitages qui donnent au lac une grande animation. Ses environs sont très-cultivés et tellement entrecoupés de cours d'eau que les Européens, en repaissant leurs yeux de ce gracieux paysage, désirent y planter leur hutte.

Sur les bords du lac on trouve des sangliers en grande quantité et des antilopes, et dans ses eaux on harponne l'hippopotame dont la chair est très-estimée. Le lac sert surtout de voie de communication entre les trafiquants de café, de coton ou de miel. Sur la côte sud-est se trouve la ville de Kanitza ou Kiratza, d'où se répand un grand commerce et où vivent un grand nombre de prêtres. Le centre de la ville

est occupé par les églises, autour desquelles se pressent les maisons à toits pointus, entourés de jardins très-bien cultivés et plantés de grenadiers, de pêcheurs, de caféiers, de bananiers, de citronniers, etc., qui embaument l'air tiède du rivage. C'est de là que le coton est emballé et expédié à Gondar et à Massana. En général, le pays est immensément riche en produits de toute espèce, mais qui sont fort peu exploités, grâce à la paresse des habitants. Les routes existent à peine et les ponts sont fort rares. Quand il se présente un fleuve, on le traverse sur une *hokumada* en peau de bœuf tirée par un nageur, ou sur le *tankoa*, ou radeau construit en faisceaux de jonc et de paille qui peut porter de six à huit personnes. Les deux extrémités sont terminées en pointe et l'embarcation est mise en mouvement par une double rame. C'est sur ces tankoas que les *woitos* de Korata font la chasse à l'hippopotame. W. R.

SCIENCE POPULAIRE

HYGIÈNE

L'hygiène a sa part dans tous les actes de la vie, et nous faisons de l'hygiène à chaque instant sans nous en douter, en mangeant, en buvant, en marchant, en nous reposant, en dormant. Seulement nous la faisons tantôt bonne et tantôt mauvaise, et suivant le cas nous travaillons au perfectionnement de notre santé ou à la destruction de notre être. Aussi n'est-il pas pour l'hygiéniste de petites choses, de détails indignes de ses méditations.

« Comme on fait son lit, on se couche, » dit le proverbe. Il importe donc de le bien faire, non-seulement pour être mollement et agréablement couché, mais aussi et surtout pour l'être sainement. C'est, en effet, dans le lit que l'homme passe environ le tiers de son existence ; il y naît, il y meurt, il y est malade, il y trouve après les fatigues du jour le repos nécessaire aux muscles et au système nerveux. Pour avoir ce repos nécessaire, le corps ne doit pas être meurtri par la dureté de la couche, ni refroidi par le contact de matériaux capables de lui enlever sa chaleur. De plus, il doit être dans des conditions d'aération suffisantes ; il faut que l'air ne soit pas infecté de miasmes délétères, et qu'une température trop élevée ne provoque ni l'excitation des nerfs, ni la déperdition exagérée de la sueur.

Il serait curieux d'étudier les transformations subies par le lit à travers les siècles et chez les différents peuples ; mais cette incursion dans le domaine de l'histoire et de la géographie nous entraînerait trop loin ; contentons-nous de ce qui nous touche de près, prenons le lit moderne tel que l'ont fait dans nos climats l'expérience, la mode et la routine, et soumettons-en les détails à l'examen de l'hygiène.

Nous dirons peu de chose de la charpente même du lit, si ce n'est que la substitution du fer au bois permet à l'air de circuler plus librement, et débarrasse, en partie, du souci des parasites, avantages incontestables dans les hôpitaux, les casernes, dans les ménages d'ouvriers.

La paille, encore en vogue dans les campagnes, sera un jour abandonnée partout pour le sommier élastique, et cet abandon sera un progrès hygiénique.

La paille, en effet, qu'elle soit formée de paille de céréales ou de feuilles de maïs, devient bientôt un réceptacle d'humidité, de mauvaise odeur et de parasites ; pour s'en servir sans trop d'inconvénients, il est nécessaire de la remuer tous les jours et de la renouveler fréquemment.

Le lit de plume ne vaut pas mieux. Il est trop mou et se nettoie difficilement. Or, la plume possède avec la laine la dangereuse propriété de s'imprégner de miasmes qui s'accumulent et dont on ne se débarrasse que par des nettoyages fréquents ou une aération prolongée ; la plume est en outre un mauvais conducteur de l'électricité ; son contact avec le corps facilite le développement ou l'accumulation du fluide.

Le sommier élastique procure un coucher toujours souple, se prêtant aux mouvements du corps ; il possède le grand avantage de la propreté et de l'aération facile.

Les matelas, constitués dans les premiers âges par de simples couches d'herbes et de feuilles, sont actuellement rembourrés de laine, de crin, de plume ou de substances végétales diverses. Enfin, on a trouvé le matelas à air et même le matelas à eau, qui rendent de signalés services aux malades et aux blessés.

Le crin est préférable à la laine ; il est plus propre, s'imprègne très-peu de miasme ; il forme moins de poussière et se tasse moins. Malheureusement son prix plus élevé en empêche la généralisation. Le matelas de laine, qui se charge de miasmes et d'odeurs, devrait être chaque jour exposé à l'air. Tous les an-

il doit subir l'opération du battage et du cardage, et la toile qui sert d'enveloppe doit être lavée. Le matelas de plume peut être mis sous le matelas de laine, si l'on tient à en faire usage, et jamais, comme nous l'avons dit, il ne doit être en contact immédiat avec le corps. Les matelas de balle d'avoine sont réservés aux berceaux.

Les oreillers de plume, dont l'usage est si répandu, sont certainement une des inventions les plus anti-hygiéniques. Comme le lit de plume, ils sont un réceptacle de miasme, et la chaleur qu'ils entretiennent à la tête favorise l'afflux du sang. De là les maux de tête, les congestions, l'apoplexie, et peut-être chez les enfants une certaine disposition aux méningites. Les oreillers de crin, de balle d'avoine ou autres substances végétales, les oreillers à air ne présentent pas ces inconvénients.

Les draps sont de coton ou de toile ; les premiers conviendraient mieux en hiver, les seconds en été.

Les couvertures doivent être légères, sauf à en augmenter le nombre. Elles laissent entre elles une couche d'air qui s'oppose au rayonnement du calorique, ce qui réchauffe sans accabler par le poids.

Les rideaux ont fourni matière à de nombreuses discussions. Leur cause est bien près d'être perdue, si leur forme et leur dimension les rendent propres à remplir l'usage pour lequel ils furent inventés, c'est-à-dire pour former barrière à l'air et créer autour du lit une atmosphère circonscrite et stagnante.

D. J. VERLIAC.

L'ÉCOLE AUX CHAMPS

LES CULTIVATEURS

En mai, le père conduirait son fils aux labours où les grands bœufs tendent leurs jarrets nerveux ; en août, dans les champs parfumés des senteurs du foin, où les faucheurs, de leurs bras qui tournent circulairement, coupent les avoines ; en septembre, au clos où se font les vendanges, parmi les travailleurs couronnés et chantant qui battent en cadence la cuve bouillonnante.

Il dirait à l'enfant : « Vois que d'efforts, que de peines, que de sueurs... Pourtant, mon fils, ces hommes chantent. Leur cœur, léger sous leur corps qui se ploie, garde sa fermeté et ne se lasse point. Contemple la sérénité de leur front. Les rides qu'ils ont aux tempes, le chagrin ne les a pas causées : ces rides sont épanouies ; il y de la joie dans ces rides-là. Or, c'est le travail qui les a mises à leur front et le travail est plein de bonheur. Le matin, au premier chant des oiseaux, ils sont debout : l'aube, de son rayon qui flotte encore demi-voilé, chasse de leurs yeux les voiles du sommeil. Ils se lèvent avec joie. Le labeur les attend et ne les rebute pas, et que ferait donc en son lit l'âpre fils de la terre, quand déjà la nature est partout gazonnante et éveillée ? Il va aux champs. La fraîcheur du matin dans les rosees, les ardeurs du midi dans la lande qui se gerce, les brises apaisées du couchant, tout cela passe en lui : son sang, bouillonnant ou calme, se précipite et s'assoupit au cours des heures, selon la courbe des soleils.

« Ne crois jamais, mon fils, ce que les hommes t'en diront par la suite. Ils te le représenteront bourru et grossier, l'âme fermée aux beautés des champs. C'est bien plutôt eux-mêmes qui ne les sauraient comprendre, car là où il faut la spontanéité de l'admiration, ils apportent des enthousiasmes tout faits. Ils lisent la nature à travers le souvenir, ayant à la mémoire les vers des poètes, et voient rayonner le soleil entre deux rimes. Apprends à mépriser ces froids élans d'âmes blasées, et n'en estime que plus le travailleur obscur et muet, qui sent, mais n'a point de paroles pour exprimer ce qu'il sent. La terre est dans ses veines : ses membres, rudes et forts, ont les musculatures abruptes des rochers et des arbres ; ses mains sont calleuses comme des écorces, sa face est crevassée comme les sillons séchés du soleil. Comment ne comprendrait-il pas la nature, cet homme qui la porte en lui, qui en vit, qui en meurt, qui s'y consacre corps et âme, qui, chaque jour, la remuant et la